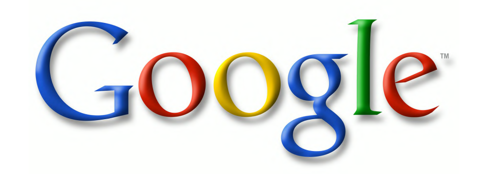
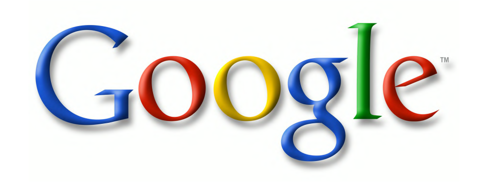
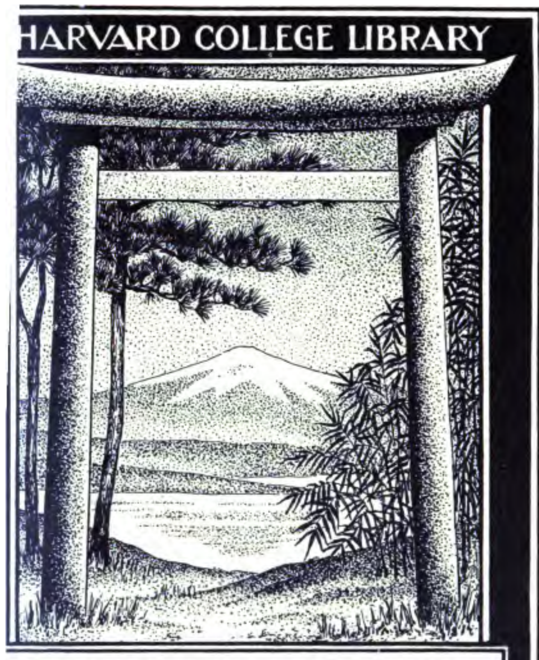
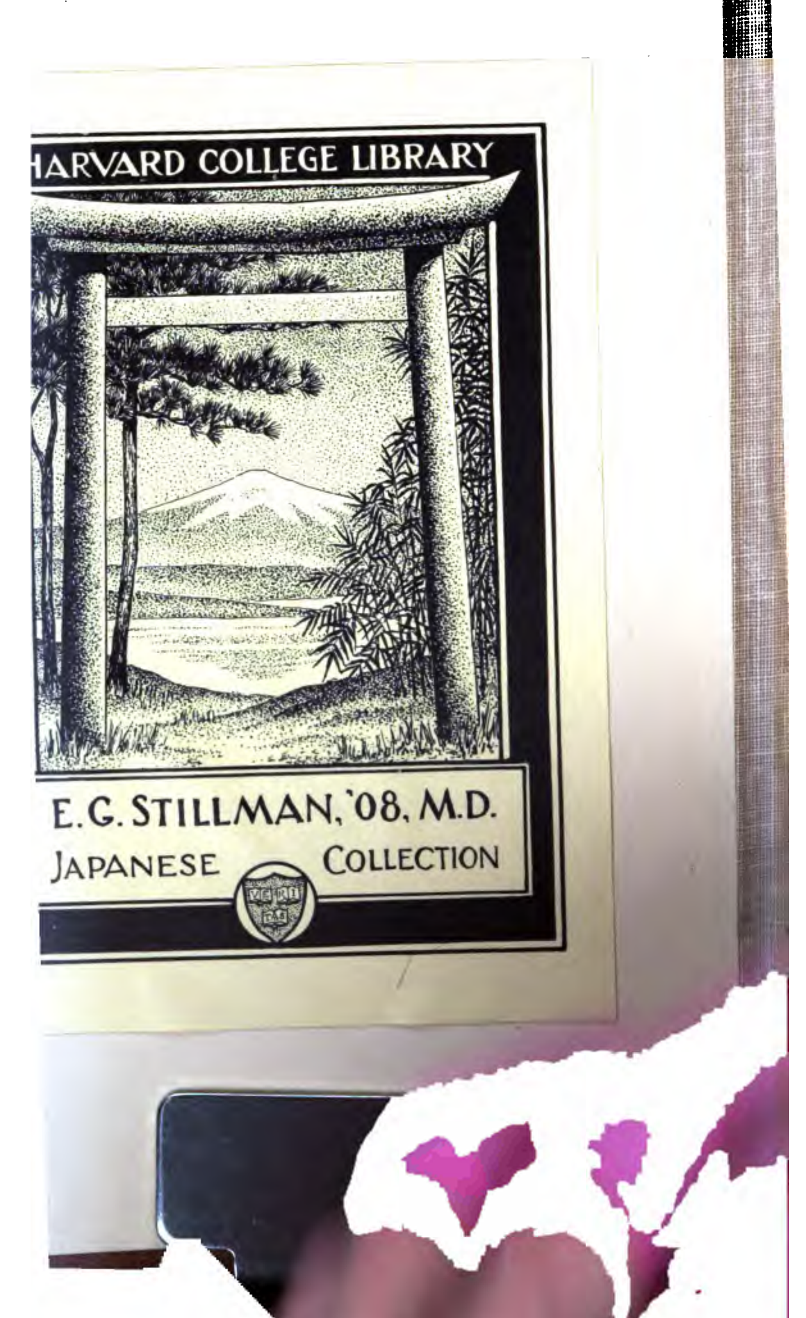





HARVARD COLLEGE LIBRARY
E. G. STILLMAN, '08, M.D.
JAPANESE COLLECTION
VE RI TAS

E. J. Stillman

1932


HARVARD COLLEGE LIBRARY
E. G. STILLMAN, '08, M.D.
JAPANESE COLLECTION
VE RI TAS

E.J. Stillman

1 9 3[illegible]



NOTES

D'UN BIBELOTEUR

AU JAPON

Ce volume a été tiré à 245 exemplaires
sur papier de Hollande
et à 95 exemplaires sur papier du Japon.

NOTES D'UN BIBELOTEUR AU JAPON

PAR

M. PHILIPPE SICHEL

AVEC UNE PRÉFACE

DE

M. EDMOND DE GONCOURT

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

1883

A

MONSIEUR HENRI CERNUSCHI

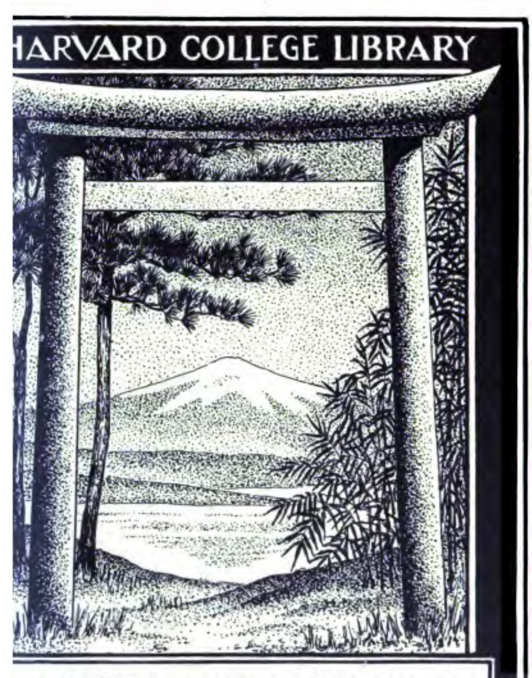
QUI LE PREMIER

M'A CONSEILLÉ DE FAIRE CE VOYAGE

JE DÉDIE CE PETIT LIVRE

EN SIGNE DE MON AFFECTUEUSE RECONNAISSANCE

Ph. SICHEL.


HARVARD COLLEGE LIBRARY
E. G. STILLMAN, '08, M.D.
JAPANESE COLLECTION
VE RI TAS



E J Stillman

1 9 3 6

NOTES

D'UN BIBELOTEUR

AU JAPON

que nous ne recevons, en Europe, que des imitations ou des créations nouvelles appropriées à nos goûts, ces notes pourront peut-être offrir quelque intérêt aux amateurs.

Je suis débarqué au mois de mars 1874, avec un ami, à Nagasaki, et je devais plus tard retrouver mon frère qui depuis sept ans avait habité Yokohama puis Yedo. Depuis 1867, époque à laquelle mon ami était arrivé au Japon, en mission à la cour du prince de Satsouma, à Kagosima, il avait séjourné à Nagasaki, puis à Hiogo, Osaka et Kioto, il s'était beaucoup occupé de bibelots, avait fait des envois en Europe de très beaux objets fort prisés des amateurs; il connaissait tous les recoins des différentes villes : marchands, brocanteurs, bric-à-brac, chiffonniers, lui étaient connus. De son côté, mon frère connaissait à fond Tokio, la grande capitale, nous étions donc dans les meilleures conditions pour, à nous trois,

dévaliser le Japon, acheter ce que nous trouverions dans les villes ouvertes et faire sortir de l'intérieur du pays les objets intéressants ou curieux.

Au lever du soleil, le steamer entrait dans le port de Nagasaki, charmante ville bâtie au fond d'une baie d'un mille environ de longueur, entourée de collines sur lesquelles s'étagent les jolis bungalos où vivent les Européens lorsque, les affaires terminées, ils ont fermé leurs maisons de commerce alignées sur le quai.

Au fond de la baie, sur la petite île de Décima, encore aujourd'hui le grand entrepôt des Hollandais, mon ami me montra une construction tenant à la fois du japonais et de l'européen ; « c'est, me dit-il, le bazar dans lequel des marchands japonais exposent pour y être vendus aux voyageurs, les produits modernes du pays, en porcelaine et laque surtout; j'y ai vu, il y a plus de deux ans, une certaine quan-

tité de boîtes en laque, encriers, trousses de médecins, sous deux doigts de poussière; mais malgré mes recherches, il m'a été impossible de savoir le nom du propriétaire et par conséquent de les acheter. Peut-être les objets sont-ils encore là et serons-nous plus heureux ? » J'étais, je l'avoue, bien curieux moi-même de savoir à quoi m'en tenir à ce sujet; aussi, à peine débarqués et nos bagages déposés à l'hôtel, nous courûmes au bazar. Ce pays était entièrement nouveau pour moi; je dois cependant le dire franchement, je ne prêtai aucune attention aux choses de la rue : les laques du bazar étaient ma seule préocccupation.

En entrant dans la grande salle où étaient exposés les produits de la province de Fizen, mon ami marcha droit à la section où il avait vu, deux ans auparavant, les objets de laque.

Les voilà tous ! pas un seul n'y man-

quait ! la couche de poussière s'était épaissie, mais une fois nettoyées, les boîtes de laque apparaissaient magnifiques et très bien conservées. Quelle trouvaille ! Maintenant, il fallait chercher le propriétaire ; que de démarches ! que de questions ! Enfin, après quelques achats faits à propos, quelques pièces de monnaie distribuées adroitement, on finit par nous amener, le lendemain, un Japonais de grande taille, bien vêtu, d'une figure aimable qui, après des révérences multipliées, selon l'usage du pays, nous annonçait que les laques du bazar étaient sa propriété et qu'il s'en déferait avec plaisir. Un autre travail fut celui de le décider à formuler un prix. Enfin, après bien des tasses de thé absorbées, après bien des petites pipes fumées, nous étions acquéreurs des encriers au prix de « un dollar » chaque, les boîtes à médecines ne nous coûtaient qu'un demi-dollar et certes nous n'avions pas mar-

chandé. Parmi ces encriers, plusieurs vaudraient aujourd'hui mille francs : l'un, entre autres, représentant sur fond noir un vol d'oies sauvages en laque d'or; l'intérieur, des roseaux sur fond de laque aventurine, une charmante petite barque en argent finement ciselé pour contenir l'eau qui sert à humecter la pierre à broyer l'encre de Chine.

Voilà mon premier achat au Japon. Le soir, à l'hôtel où nous avions fait transporter nos objets, tous deux assis sur nos lits, nous nettoyions nos boîtes, découvrant de nouvelles beautés à ces beaux échantillons de l'art japonais. Notre intention première était de continuer notre voyage avec le vapeur Américain qui nous avait amenés, c'est-à-dire de partir le lendemain; mais, le beau résultat de cette première journée, et la promesse de notre ami Japonais, de nous montrer d'autres objets chez lui et de nous conduire par-

tout où il y aurait à bibeloter dans Nagasaki, nous fit changer d'idée et nous nous endormîmes résolus à passer huit jours dans ce premier port.

Dès six heures du matin, nous étions sur pied; dans la rue, notre Japonais nous attendait devant la porte et nous conduisait chez lui. Élégante et propre, était sa petite maison, avec la boutique surélevée d'une marche et donnant sur la rue. Quelques chambres en arrière sur un petit jardin miniature. Pendant qu'on nous offrait le thé et que mon ami causait avec la femme et le bébé, moi, je regardais, je fouillais les coins du magasin. Une belle table à écrire en laque ancien avec paysage en or, un joli carquois en laque d'or, un petit plateau carré décoré de la figure de Daïkokou en laque d'or, le premier objet pour 5 dollars, l'autre pour un dollar.

Un beau *Kakémono* chinois, « des cailles dans les blés ». Celui-ci était d'un prix

relativement élevé parce qu'au Japon les objets de la Chine sont très estimés et que les plus beaux Kakémonos, que nous donnons volontiers aux artistes japonais, sont achetés à Pékin par des marchands qui chaque année font deux fois le voyage, y achètent des jades et font choix de dessins sur papier ou sur soie qu'ils rapportent chez eux et transforment en *Kakémonos*, en les faisant coller sur un fond d'étoffe qui les encadre en même temps et permet de les suspendre au mur. Notre Japonais eût préféré le garder mais, enfin pour 2 dollars il nous le céda. Une charmante bouteille de bronze à long col d'une patine exquise, 5 francs. Une jolie boîte à médecines en laque d'or représentant une barque et son netské en ivoire finement sculpté « pêcheur levant son filet » ensemble pour un dollar : Voici les prix payés pour quelques objets des plus marquants, et cela, sans marchander.

L'heure du déjeuner était venue, notre ami Masaki déclina notre invitation mais promit de venir nous trouver à la maison de Thé où nous nous proposions de prendre notre repas sur la montagne, pour nous conduire ensuite chez les autres marchands et chez les particuliers.

Pendant les huit jours de notre séjour à Nagasaki, ce brave homme a été notre guide; il marchandait pour nous, se fâchant quand les marchands ne voulaient pas céder au prix qu'il avait offert. Il nous fit nos emballages mais nous ne pûmes lui faire accepter ni un cadeau, ni même une invitation à dîner; rien, qu'une boîte de sucreries pour son petit garçon.

C'est le seul homme de ce genre que j'aie rencontré pendant mon séjour au Japon, ce qui m'a porté à croire que lui aussi était un des rares survivants du Japon ancien.

Parmi les objets qu'il nous fit trouver

il y avait surtout un grand plateau rond de 50 centimètres de diamètre environ, d'un seul morceau de beau bois au milieu duquel était incrustée en étain une oie sauvage aux ailes éployées, prix 3 francs; le dernier jour, une carpe formant brûle-parfums en bronze d'une patine superbe comme celle d'un bronze florentin du XVIe siècle, les yeux de la carpe étaient je crois en améthyste, l'objet coûtait 30 fr.

Nous étions occupés à boucler nos malles, il était neuf heures du soir lorsque nous vîmes entrer dans notre chambre une vieille femme envoyée par Masaki pour nous montrer deux charmants objets l'un, un admirable petit cabinet et à compartiments en laque noir aventuriné à l'intérieur et décoré de sujets : fleurs, oiseaux et personnages en incrustation de nacres de différents tons : un chef-d'œuvre pour 30 francs, l'autre, un netské en ivoire représentant un petit diable sur une étagère jouant avec

une boule de corail. Son père, mort depuis longtemps, l'avait sculpté à ses moments perdus (il était décorateur sur porcelaine); et mon ami en interrogeant la femme arrivait à fixer à peu près l'âge du netské : soixante-cinq ans, c'était ce que nous appelons entre amateurs un netské ancien, Les angles bien arrondis, le ton de l'ivoire, rien n'y manquait, ni surtout le fini du travail, et la pauvre femme ne voulait s'en défaire qu'à un bon prix : « quatre dollars ». Mon ami lui en donna cinq et nous eûmes l'ivoire et les bénédictions de la vieille. Ce renseignement sur l'ancienneté des objets est un des seuls véridiques que j'aie pu obtenir pendant mon séjour au Japon.

HIOGO

Le lendemain matin, au point du jour, le bateau Américain nous emmenait à Hiogo. Le voyage de Nagasaki à Hiogo par le détroit de Simonosaki et la Mer Intérieure est un rêve qui dure plus de vingt-quatre heures : je ne connais qu'une voie comparable, c'est l'entrée du Bosphore en venant de la mer Noire. Pour passer le temps, nous causions du séjour de mon ami chez le prince de Satsuma, à Kagosima,

de ses courses dans l'intérieur des trois provinces, du peu d'objets qu'il avait trouvés, le tout se réduisant à un grand et beau plat d'Imari payé 4 dollars, une paire de potiches de vieux Fizen échangée contre un alphabet français manuscrit, quelques étoffes. Il avait passé bien des journées à la manufacture des faïences à voir décorer les pièces par des artistes, tous *Samouraïs*, c'est-à-dire gens de noblesse, ayant le droit de porter deux sabres, mais il n'avait pu acheter un seul objet. Anciens ou modernes, les objets en vraie faïence de Satsuma sont aussi rares au Japon que les vases en Sèvres pâte tendre le sont chez nous, car ils n'ont jamais été faits pour le commerce, mais seulement pour être donnés en cadeaux par le prince. Pas une pièce n'a reçu d'autre décoration que des fleurs, des oiseaux ou des arabesques; tous les vases, bols, etc., à décor de personnages dont l'Europe a été inondée de-

puis plusieurs années, ont été fabriqués et décorés à Tokio et nous avons vu l'enfance de cette fabrication pendant notre séjour dans cette ville.

Nous sommes devant Hiogo, mais je ne vois pas mon frère venir au devant de nous ; nous débarquons, nous nous rendons à la maison de mon ami, jolie habitation mi-partie française, mi-partie japonaise ; là, nous apprenons que mon frère arrivera par le steamer de Yokohama attendu dans la journée. Effectivement, vers deux heures, le *Costa Rica* est signalé et vite nous nous jetons dans une barque japonaise pour aller au devant de lui.

Pauvre garçon ! il pleurait de joie de me voir, non-seulement parceque depuis sept ans nous étions séparés, mais parcequ'il nous avait cru passagers du vapeur des Messageries *le Nil*, qui s'était perdu corps et biens au Sud du Japon et que notre

bonne étoile nous avait fait délaisser pour continuer notre route sur Shanghaï.

Les premières heures furent toutes aux joies de la famille, aux racontars de Paris, de la France, puis, insensiblement, la conversation roula sur le bibelot en général, sur ce qu'on pouvait trouver à Hiogo, etc. ; moi, tout heureux, je sortais de ma poche le netské de notre vieille de Nagasaki et j'obtenais un vrai succès.

Hiogo n'est pas un bon endroit pour bibeloter, il y a peu de marchands et la ville est trop peu importante pour servir comme Osaka de déversoir aux richesses de Kioto.

Cependant les quelques marchands, prévenus depuis près d'un mois de l'arrivée d'Européens munis de dollars, s'étaient remués et avaient ramassé tout ce qu'ils avaient pu se procurer.

Dès le premier jour, nous nous rendions acquéreurs de trois brûle-parfums

en or et argent de toute beauté que depuis un an on avait vainement offert aux acheteurs européens de la ville.

L'un sur trois pieds avec deux grandes anses en forme de ceux de la Chine, avec un couvercle surmonté d'un Kyrin en argent et or d'une ciselure merveilleuse. Le tout sur un socle en bois des Iles très finement laqué d'or.

Le second, reposant sur un socle rouge laqué d'or, avait la forme d'une soupière à deux petites anses formées de fleurs de prunier en or et argent, son couvercle surmonté d'un paon faisant la roue, toutes les plumes, de divers métaux finement ciselés.

Le dernier, en argent, peau de serpent, sur lequel étaient jetées çà et là des feuilles de chêne en or et argent, reposait aussi sur un ravissant socle en bois de fer laqué d'or.

Les trois socles portaient, en laque d'or, les armes de la famille des Tokugawa.

J'achetai chez le même marchand un très bel objet, mais de fabrication tout à fait moderne, puisqu'il venait de le recevoir du fabricant de Kioto, dont il avait un dépôt à Hiogo.

C'était un énorme brûle-parfums représentant le dieu de Longévité monté sur une biche. Bronze noir incrusté d'argent aux armoiries de Tokugawa et mesurant $1^{m},90$ de hauteur sur $1^{m},10$ de longueur; le même Japonais avait encore, mais nous les laissâmes, à cause de leur forme désagréable, deux immenses éléphants en bronze noir incrusté d'argent, portant sur le dos des pagodes bouddhiques.

Ils venaient aussi d'être terminés, à Kioto par le fabricant et eussent pu, comme le Dieu sur la biche, porter la date du XVIII[e] siècle.

J'achetai encore quinze jolies bouteilles à long col en bronze à patines variées au prix d'un dollar chaque, un lot de char-

mants netskés, l'un entre autres représentant une jeune japonaise lavant son enfant dans un baquet ; tous ces netskés étaient signés, mais pas une date, pas un nom de pays, un simple nom de famille, quelquefois même un prénom. Tout me porte à croire que les netskés étaient plutôt l'œuvre de chacun, samouraï, marchand, paysan même, sculptant à sa fantaisie l'objet dont il avait besoin pour son usage et utilisant comme modèle les dessins d'*Okusaï*, que l'œuvre d'artistes spéciaux travaillant l'ivoire, et ce qui me confirme dans cette opinion c'est que j'ai souvent vu des japonais sculpter ces objets, en dehors de leurs occupations journalières.

Un objet, parmi nos achats, me frappa beaucoup; c'était le Dieu de longévité assis et jouant avec une tortue à longue queue, en terre cuite légèrement rehaussée de couleur dans quelques parties du

vêtement. Cette statuette était si admirablement modelée que je la baptisai : *Un Clodion japonais*. Elle coûtait 2 fr. 50.

Les objets en grès de Bizen me plaisaient aussi beaucoup, mais à Hiogo je n'en trouvai que trois à acheter, dont l'un de toute beauté excite toujours l'admiration des amateurs, dans la collection où il se trouve aujourd'hui. Il représente un faucon perché.

C'est à Hiogo que j'ai trouvé un de mes plus beaux objets de laque, une étagère en ivoire décorée de grappes de raisin suspendues à des treilles et visitées par des loirs en laque d'or, et dans le bas de l'étagère deux portes décorées de paniers de fleurs, le plateau, le pot à feu, l'encrier, etc., admirablement décorés aussi de fleurs en laque inscrutées d'or, de corail, etc.

Le lendemain de cet achat, nous quittions Hiogo pour nous rendre à Osaka où nous comptions centraliser nos achats et faire nos emballages et nos expéditions.

OSAKA

Osaka, la Venise du Japon, est la ville la plus intéressante et, pour le bibeloteur, la plus productive. Des rues entières sont habitées par des marchands de bric-à-brac, plusieurs grands magasins de curiosités, des marchands d'étoffes anciennes; c'est en outre la seule ville avec Kioto où l'on trouve ces ravissants morceaux d'étoffe brodés auxquels nous avons conservé leur nom japonais « *Foukousas* ». Nous avons,

dès notre arrivée, loué une grande maison tout à fait japonaise, que mon ami a habitée pendant son séjour à Osaka, précédemment, et, avec cette maison, un grand magasin à l'épreuve du feu, bâti en face, au bord de la rivière. C'est dans ce magasin que nous entasserons les merveilles que nous allons acheter, en attendant que nous les dirigions sur l'Europe.

Dès le lendemain de notre arrivée nous commencions à courir la ville chacun dans un « *djinrikicha* » petite voiture traînée par un homme qui, sur le dallage en briques des rues d'Osaka, roulait vite et sans secousses. Le premier objet que j'achetai fut un beau et volumineux album à coins d'argent finement ciselés et contenant de charmants dessins à l'encre de chine et à l'aquarelle. Prix, 2 fr. 75. Puis, une belle trousse de docteur en laque piqué d'or, avec des inscriptions en caractères chinois de nacre découpée, 15 francs.

Trente netskés, l'un plus fin que l'autre, pour 80 francs.

Le jour suivant, tous les marchands et brocanteurs de la ville savaient notre arrivée et dès le matin, il y avait foule devant la maison. L'un apportait des ivoires, l'autre des peintures, celui-ci des paquets de foukousas, celui-là avait amené des charrettes pleines de bronze. Dès lors, nous prîmes la résolution d'acheter chez nous chaque jour, jusqu'au déjeuner, et de sortir ensuite pour voir les marchands chez eux.

Deux cents ivoires sculptés, plus de trois cents foukousas, furent le produit de notre premier achat à la maison et parmi ces morceaux d'étoffe brodés que nous ne payâmes jamais plus de 25 francs pièce, se trouvait le plus étonnant comme réussite que j'aie jamais vu. Il représentait des pigeons sur fond de satin noir. Je m'étais promis de ne jamais m'en dé-

faire ; mais je comptais sans l'amabilité d'un de mes plus charmants clients, d'un de nos amateurs les plus fins, auquel je l'ai par la suite cédé avec grand plaisir.

Nous avions pris rendez-vous pour le lendemain avec le plus huppé des marchands de la ville, nommé Nambaya. Il avait en dépôt, pour les vendre, tous les bibelots d'un des grands feudataires dépossédés, auquel il avait fait de fortes avances. Nambaya était un beau japonais « rara avis » grand, bien fait, les extrémités fines et portant élégamment un costume recherché. A sa ceinture, une belle blague à tabac, au fermoir d'or ciselé, était suspendue par un cordonnet de soie qui, passant à travers une grosse boule de corail rose, venait se fixer au netské, gros bouton d'ivoire sculpté, représentant le dragon du japon enroulé et tenant dans ses griffes une perle fine de la grosseur d'une noisette. Après divers pourparlers,

nous avions mis de côté chez lui un gros lot d'objets, laques, bronzes et le netské de sa ceinture. Un chargement pour quinze mille francs. Une légère différence nous divisait, je lui proposai de l'employer à un festin dans son habitation, avec des danseuses, chanteuses et musiciennes, ce qui fut accepté immédiatement, car le japonais, en général, aime à se divertir, et Nambaya, en particulier, avait la réputation d'un joyeux compère.

Le soir donc, dans un joli petit kiosque, derrière sa maison, au milieu d'un jardin bijou, Nambaya avait réuni les plus célèbres danseuses et musiciennes d'Osaka et fait servir un dîner interminable. Accroupis sur les nattes comme les japonais et chacun entre deux danseuses, dans des costumes superbes, nous écoutions cette musique d'abord barbare mais à laquelle nos oreilles s'habituèrent assez promptement; nous regardions s'aligner devant

nous ces innombrables petits plateaux, garnis de fruits, de légumes, d'herbes, etc., qui forment le menu d'un dîner japonais. Lorsqu'on apporta la pièce de résistance, un énorme Taï, le poisson rose qui accompagne toujours le dieu Yébis. Il était vivant et servi sur un lit d'algues marines reposant sur des petits tubes de verre attachés les uns aux autres pour imiter les flots. Notre amphytrion lui fit avec un couteau, une large entaille sur le dos, et au moyen de deux bâtonnets d'ivoire, arracha un morceau de chair qu'il me présenta après l'avoir imbibé d'une sauce très relevée. C'est, paraît-il, le plus grand honneur à faire à un convive et pour me conformer aux usages, j'avalai, les yeux fermés, l'horrible mets et m'empressai d'ingurgiter plusieurs rasades de *saké*.

A deux heures du matin nous laissâmes Nambaya et ses bayadères continuer la fête, qui pour eux dure souvent jus-

qu'au jour, et nous rentrâmes enchantés de notre soirée. Mon frère me disait que cette fête coûtait au moins quatre cent dollars à Nambaya.

Quelques jours plus tard, il vint nous offrir deux mille lanternes de bronze de quatre à six pieds de hauteur qui appartenaient au prince et dont il avait, sur un grand album, les esquisses et les croquis ; mais que faire d'une telle quantité ? il nous était impossible de les acheter et depuis elles ont été vendues au poids à une maison hollandaise pour être expédiées en Europe et fondues.

Nambaya avait un objet que je n'achetai pas et que j'ai souvent regretté. C'était une coupe en argent d'environ vingt centimètres de diamètre, supportée par trois branches de bambou en argent. Sur l'extérieur de la coupe était gravé profondément un bambou incliné par le vent et se terminant à l'intérieur de la coupe. Le

graveur avait traité ce bambou comme les dessinateurs japonais à l'encre de chine. A mon retour en France, j'ai écrit pour faire acheter cet objet, mais l'incendie avait ruiné mon bon ami Nambaya et sans doute, la coupe en argent était redevenue lingot.

D'Osaka, viennent aussi deux admirables foukousas que possède encore mon frère, l'un, une oie blanche, vue par derrière, l'animal a l'air vivant et ses plumes hérissées, sur le fond de satin rouge, sont un véritable trompe-l'œil; l'autre, un panier de fleurs des champs, partie peint, partie brodé, sont avec les pigeons dont j'ai déjà parlé, les plus beaux spécimens que j'aie vus de l'art du brodeur au Japon.

Bien peu de sabres et de poignards chez tous ces brocanteurs ou marchands mais en revanche, une inondation de garde de sabres, de pommeaux, de *ménukis*,

(petits ornements qui enrichissent la poignée du sabre), parce que depuis l'interdiction aux *Samouraïs* du port de leurs deux sabres, ils se sont empressés de les démonter pour vendre les ornements, tandis qu'ils ont conservé les lames comme souvenir de la féodalité au Japon.

J'aurais pu, dans la longue rue d'Osaka où se vendent les étoffes, faire une ample moisson de gardes de sabres, car chez certains armuriers, c'était par caisses pleines qu'elles m'étaient offertes, mais je cherchais le sabre complet, la garde, que je considérais comme un fragment, ne m'intéressait pas. Qui eût supposé, à cette époque, que quelques années plus tard, des livres seraient écrits sur ces gardes, des prix énormes, payés pour les acquérir, des noms d'artistes cités, je dirai plus, des dates précises assignées à ces travaux sur différents métaux, lorsqu'à mon passage à Osaka pour quelques francs j'aurais pu

servaient, au temps du vrai Japon, à recouvrir les cadeaux que s'envoyaient les Japonais, m'intéressaient beaucoup plus, je l'avoue, que les livres et les images, aussi nous en fîmes une récolte abondante, écartant cependant ceux que nous trouvions mauvais ou inférieurs et qui viennent dans les arrivages actuels comme spécimens extraordinaires d'art ancien; nous en achetâmes plus de huit cents et nous avions l'espoir d'angmenter ce nombre à Kioto.

Décidément les Japonais n'ont qu'une mince estime pour leurs objets d'art, car c'est à des prix excessivement bas que nous nous les procurons; il n'en est plus de même quand par hasard nous trouvons soit chez un particulier, soit chez un marchand, un objet chinois, bronze, jade, porcelaine, dessin; le prix devient élevé et l'homme moins disposé à s'en défaire.

J'ai observé en Chine exactement le contraire, le Chinois tient à garder les objets de fabrication chinoise et n'a aucune estime pour les produits de l'art japonais.

Après avoir visité les grands magasins, fouillé les boutiques de brocanteurs, je fus étonné du peu de beaux objets en céramique que nous avions trouvés. En dehors de quelques pièces en vieux Fizen, un ou deux objets de *Satsouma* ancien, nous n'avions vu partout, et en quantité énorme, que des faïences de Kaga, poterie grossière, d'un blanc jaunâtre, quelquefois finement décorée, mais toujours de ce vilain ton rouge, peu harmonieux, re haussé d'or ; des faïences de Bungo à la couverte grise, au décor de couleurs vives très fortement émaillées en relief. Rien de joli, de doux, d'agréable à l'œil. Le grès de Bizen que je recherchais, étaient très rares aussi, j'en ai rapporté bien peu de pièces.

Nous avons passé toute une après-midi chez un marchand de Kakemonos, et en avons acheté une centaine, variant de 5 à 15 fr. Comme je l'ai déjà dit, ceux qui viennent de Chine sont plus estimés des Japonais et, conséquemment, sensiblement plus chers que les autres, et dans ce grand magasin, je pus facilement m'en rendre compte, car le marchand me montra d'abord un kakemono représentant un treillage couvert de volubilis et quelques papillons, pour lequel il me demanda 500 francs; puis il me déroula le même, avec la même signature, si parfaitement imité que je n'y pouvais reconnaître de différence; ce dernier était de 15 francs parce qu'il était copié par un Japonais sur le modèle chinois.

Pendant les derniers jours de notre séjour à Osaka, un jeune garçon qui nous avait largement approvisionnés de Foukousas, nous apporta des robes d'acteurs, en géné-

ral, le fond était de drap rouge et le décor se composait d'applications d'étoffes représentant des scènes de l'Olympe japonais, ou des reproductions de la nature; mais une extraordinaire, que nous achetâmes, était de velours noir sur lequel était brodée une grande toile d'araignée, l'animal au centre guettait dans le coin de la toile un frêlon qui allait s'y engager.

Ces robes étaient rares, les acteurs s'en séparant difficilement. Quatre ans auparavant, Nambaya avait offert à mon ami toute la garde-robe d'un théâtre du prince de Tosa; une énorme quantité de robes, pantalons, etc., à 10 francs l'un dans l'autre; aujourd'hui que nous serions disposés à l'acheter, Nambaya ignore ce qu'il en est advenu. Il en est toujours ainsi au Japon.

KIOTO

Deux voies nous étaient ouvertes pour aller à Kioto, celle d'eau, par la rivière Fukugawa, et celle de terre par nos petites voitures. Nous préférâmes celle-ci, nous réservant de revenir par la rivière que nous aurions à descendre, ce qui serait plus agréable et plus prompt.

Depuis trois semaines que nous courions Osaka dans tous les sens avec nos mêmes bipèdes attelés à nos *djinrikichas*,

ces hommes s'étaient mis au courant de nos goûts et de nos idées, de sorte que nous n'avions presque plus à les conduire, à chaque devanture de magasin où pouvait se cacher un bibelot ils s'arrêtaient avec ensemble, repartant s'ils s'étaient trompés, pour s'arrêter un peu plus loin. Aussi étaient-ils contents de nous traîner à Kioto et depuis le point du jour, renforcés chacun d'un aide, ils nous attendaient devant la maison.

La distance d'Osaka à Kioto est de 40 kilomètres et comme nous n'étions pas pressés, nous partîmes à huit heures du matin, munis du nécessaire pour déjeuner en route et vers les six heures du soir nous étions aux portes de Kioto.

La ville s'étend dans la plaine, mais la plus jolie partie, celle des temples, des bonzeries, des maisons de thé est bâtie en amphithéâtre sur des côteaux, c'est cette dernière que nous avions choisie pour

nous installer pendant notre séjour, chez un Japonais, hôtelier à Osaka qui, pour le temps de l'exposition, avait ouvert à Kioto un hôtel semi-européen. Il avait simplement loué les bâtiments affectés aux bonzes desservant un grand temple, et, à l'aide de cloisons mobiles en papier peint, il avait divisé en chambres cet immense emplacement. On arrivait à l'hôtel après une ascension assez longue et une montée d'environ cent marches, mais quel coup d'œil féerique lorsque au milieu des bambous et des arbres fruitiers en fleurs, nous nous reposâmes sur la vérandah en fumant nos cigarettes; la ville sainte du Japon, l'antique capitale si longtemps fermée, inaccessible aux Européens s'étendait sous nos pieds, les lanternes de papier peint s'allumaient de tous côtés, de tous côtés aussi s'élevaient des chants joyeux, des sons de guitares et de *biwas*, alternés avec les craquements des pétards chinois dont les

Japonais sont très amateurs. C'était une fête continuelle, ininterrompue, car toute la nuit dans les maisons de thé c'étaient des festins, des danses, des réjouissances et tout le jour cela recommençait.

Notre hôtelier comptant sur la visite des Européens, avait installé une salle pour y vendre des curiosités; malheureusement pour nous, ce n'étaient que des objets médiocres dont nous choisîmes cependant quelques-uns pour lui faire plaisir.

L'exposition avait été installée dans un grand temple situé à peu près au centre de la ville; on y avait réuni outre les produits naturels et les produits manufacturés du pays, une quantité d'objets d'art anciens prêtés par S. M. le Mikado, les princes, les particuliers, aussi nous avait-on prévenus que nous ne pourrions rien y acheter, à l'exception des objets modernes exposés par les fabricants dans le seul but de s'en défaire.

Malgré cette perspective, nous étions le matin à huit heures à l'exposition et dès l'entrée nous voyions des beaux objets qui nous faisaient envie et demandions à un gardien si on pouvait acheter. La réponse des propriétaires ne se faisait pas longtemps attendre. Tout était à vendre, excepté les objets appartenant à S. M. l'Empereur, nous n'avions qu'à choisir et à débattre ensuite nos intérêts avec les propriétaires.

Le premier objet était un magnifique plat de Delft de 40 centimètres de diamètre décoré d'un sujet mythologique et daté 1692. Le bord du plat était garni d'une monture en argent faite au Japon pour le préserver des ébrêchures. Je l'ai payé 16 francs, à côté, une jardinière aussi en Delft, les bords à jour. Deux magnifiques et grandes soupières à couvercle de la plus belle qualité d'Imari ancien pour 650 francs, une garde de sabre extraordinaire en fer incrusté d'or et

décorée de papillons et d'armoiries en émaux translucides, renfermée dans une belle boîte en ancien laque, 100 francs. Un bel album de dessins à la main, les coins de la reliure finement cloisonnés, imitant des turquoises incrustées 33 francs. Un beau vase en bronze, les anses formées par deux aigles aux ailes déployées, 11 francs. Quatre grands livres contenant des échantillons d'étoffes de soie et de tissus imprimés, très intéressants. Une très belle étagère en bois des îles, finement travaillée avec application de figurines de diverses matières... etc.

A la sortie de l'exposition, une femme, devant nous, peignait des éventails avec un goût parfait et une extrême rapidité, je lui en achetai, comme souvenir, une douzaine au prix de 0 fr. 15 cent. pièce, qu'elle me demanda.

En sortant de l'exposition, mon ami nous conduisit chez un des grands mar-

chands de Kioto où il avait vu, deux ans auparavant, une admirable boîte en laque qu'il n'avait pas achetée à cause du prix exorbitant de 1,500 francs qui lui en avait été demandé.

Ce marchand nous reçut avec une grande affabilité, nous offrit le thé, des gâteaux, nous ne pouvions voir les objets qu'il avait à vendre, car ils étaient tous enveloppés d'une étoffe de soie, ou d'une contre-boîte en bois léger, en outre l'estomac nous criait très haut que nous étions debout depuis six heures du matin et qu'il était plus de midi, nous priâmes donc le marchand de nous conduire à un restaurant japonais et d'y partager notre déjeuner, ce qu'il accepta sans difficulté.

La petite salle dans laquelle on nous servit était au-dessus d'un petit bras de la rivière, qui, au moyen de deux claies servant de barrage, formait un vivier dans lequel nous pouvions choisir le poisson

que nous désirions manger. On nous offrit des anguilles rôties sur là braise, du poulet cuit dans le saké, des œufs et l'inévitable vin de riz que notre japonais lampait à pleines tasses, si bien que nous le ramenâmes chez lui, la figure écarlate, les jambes un peu molles, mais bien ami des To-Jins (étrangers) et tout disposé à faire des ventes.

C'est chez cet homme que j'ai acheté une boîte qui, malheureusement, plus tard, à Paris, n'a pu trouver un acheteur et a été détaillée, séparée, entre plus de vingt amateurs. Quelle merveille ! quel splendide objet que cette boîte, dont le couvercle représentait des cerfs en laque d'or, broutant, sous le couvert d'Érables à feuilles rouges, au bord d'une rivière dans le courant de laquelle flottaient des feuilles tombées. A l'intérieur de la boîte, plus de cinquante objets divers, outils en miniature, boîtes à parfums, boîtes à jeu

à jetons d'ivoire laqués aux douze signes du Zodiaque, petites étagères, pot à feu pour allumer les pipes, j'en oublie et des plus beaux; alors, cela formait un tout complet, une de ces rares boîtes que les Daïmios japonais portaient partout avec eux dans leurs déplacements; aujourd'hui, la boîte extérieure, démolie, a servi à reproduire le dessus de la table de Marie-Antoinette, du Louvre, les autres objets dont on trouverait un spécimen dans chaque collection, sont presque tous venus par hasard se rassembler à une exposition de l'art japonais. Quatre cent cinquante francs j'avais payé cet ensemble de chefs-d'œuvre ! Une jolie petite hotte formant boîte en laque d'or, l'intérieur pailleté d'or : 80 francs. Un fauteuil pouvant se fermer comme un pliant; le siège était formé par une jolie broderie représentant sur fond crême, le cheval sacré de la déesse « Benten » blanc aux yeux rouges,

le fauteuil était très finement laqué d'or aventuriné, le dossier représentant des grues dans des bambous; au coin, les armoiries de la famille du Taïkoun; pièce très importante par sa dimension et d'une très belle exécution, que j'acquis pour 275 francs.

J'ai trouvé, quelques semaines plus tard, à Yokohama, chez Tchodjiro, le plus riche marchand de la ville, le pendant de cette chaise pour laquelle il me demandait mille dollars. Je suppose qu'il doit l'avoir encore, s'il a maintenu son prix.

En courant d'un marchand à l'autre, nous visitions en même temps les monuments curieux de la ville. Ce sont en général des temples renommés soit par le Dieu auquel ils sont consacrés, soit par le souvenir de celui qui les fit élever, soit encore par quelque légende. Un jour nous voyons en passant *Mimidzouka*, énorme tumulus, sous lequel, dit-on, reposent les

oreilles du roi de Corée, fait prisonnier par *Taiko Sama*. A quelque distance, une immense statue de Bouddha, en bois, au sommet de laquelle on parvient par un escalier, un homme peut, à l'aise passer dans une de ses narines. Cette statue est la représentation exacte de celle en bronze qui fut détruite dans un incendie au siècle dernier; depuis cette époque, les fidèles apportent leurs offrandes qui, jusqu'à présent, n'ont pu suffire aux frais de fonte d'un nouveau Dieu en métal.

Ici, c'est le temple des trente-trois mille trois cent trente-trois divinités, et le nombre des statues et statuettes s'y aligne au complet, sur une longueur de 450 pieds environ, sur plusieurs rangs de profondeur. C'est sur la vérandah de ce temple, sous son immense toit, qu'au beau temps de la féodalité, les célèbres archers japonais venaient rivaliser d'adresse. Le but était à l'une des extrémités, et leurs flè-

ches devaient décrire une parabole sous le toit dont les longues poutres, formant chevrons, étaient bardées de fer. On nous montrait les lames de fer déchiquetées par les flèches, et les flèches elles-mêmes, enfoncées dans le bois lorsque les archers les avaient mal dirigées.

L'exposition nous attirait encore, de temps en temps, bien qu'il n'y eût plus rien, pour nous, à acheter. Un magnifique objet excitait notre convoitise mais, malgré des offres brillantes, nous ne pûmes arriver à l'obtenir. C'était une armoire en laque noir appartenant à S. M. le Mikado. Ce meuble de cinq pieds environ de hauteur, ouvrait par deux portes s'abattant. Sur l'une était le cheval blanc sacré, sur l'autre, un Kougué jouant de la flûte. Sur l'un des côtés du meuble un coq, sur l'autre un paon. Ces quatre décors, de la plus belle qualité de laque que j'aie vue avec des épaisseurs de plusieurs

centimètres d'or dans lequel l'artiste avait ciselé des détails d'une grande finesse. C'était vraiment un objet rare, une pièce unique peut-être. En interrogeant les uns et les autres on finit par nous désigner l'habile artiste qui l'avait fait et l'on nous conduisit à sa demeure: mais lorsque nous l'interrogeâmes à ce sujet, il nous répondit qu'il n'était que l'élève du vieillard qui avait produit ce chef-d'œuvre et nous affirma que son maître y avait travaillé plus de trente ans de sa vie. C'était une commande d'un prince de Satsuma, qui l'avait offert au Mikado. Ce merveilleux objet ne remontait donc comme ancienneté, qu'aux premières années de notre siècle.

Chez notre bon ami japonais, en repassant un jour, dans nos diverses promenades, nous trouvâmes une armure fort intéressante et très complète. Le casque tout incrusté d'or et d'argent d'un très

beau travail rappelait les travaux italiens du XVIe siècle, il avait plutôt la forme persane que japonaise.

L'armure était formée de petites plaques, imitant les écailles de poisson, chacune d'elles incrustée d'argent, l'étoffe sur laquelle avaient été appliquées ces écailles, conservait encore quelques traces du riche dessin qui l'avait autrefois ornée, mais elle était en très mauvais état. J'achetai cette armure 1,275 francs, influencé sans doute par le racontar du marchand qui la faisait remonter à Taiko-Sama et m'affirmait qu'il l'avait achetée d'un membre de la famille de ce prince.

Avec cette pièce, j'acquis deux très beaux sabres, c'est-à-dire le sabre et le poignard. Les fourreaux en laque aventuriné d'or aux armes de Tokugawa, les gardes représentant sur *chacudo* des singes traînant un chapelet de crânes humains. Ces gardes ne portaient aucune

signature mais elles étaient fort bien ciselées. Nous avions fait de grands achats, chez cet aimable marchand et n'avions pu obtenir la fameuse boîte de laque d'or que mon ami avait autrefois laissée chez lui, il la possédait encore, mais il s'entêtait à son prix. Comme nous ne devions plus revenir chez lui, le moment de notre départ approchant, nous la marchandâmes encore et montions déjà dans nos voitures sans être arrivés à nos fins, lorsque le marchand nous dit : Vous avez été si aimables et vous avez acheté tant que je vous la laisse à mon prix coûtant, 100 rios, et immédiatement nous lui payâmes ses cinq cents francs, heureux de notre réussite.

Une journée toute entière fut employée à courir le quartier des marchands et fabricants de poterie et de faïence qui demeurent tous dans deux longues rues sinueuses et raides aboutissant au temple

de « Kyo Midzu ». Ce temple, très célèbre et très visité, est bâti sur le sommet d'une colline, mais, d'un côté seulement, il s'appuie sur le sol ; de l'autre, il est sur pilotis d'environ 150 pieds de hauteur. C'est sur la vérandah, du côté des pilotis, que les Japonais venaient autrefois consulter l'augure. Munis d'un parasol ouvert, ils se lançaient dans le vide ; s'ils arrivaient sur le sol encore vivants, un brillant avenir leur était réservé, dans le cas contraire, ils n'avaient plus besoin des biens de ce monde. Aujourd'hui, une grande balustrade en bambous protège la vie des fanatiques qui seraient tentés d'interroger l'avenir.

Chez un des marchands de faïence de l'une des deux rues où nous étions entrés pour fureter, l'étalage n'annonçant rien de bon, je mis la main sur une petite boîte qui, ouverte, me laissa admirer une ravissante petite assiette de vrai Satsuma

à deux petites anses, formés de ceps de vignes; les bords sont légèrement festonnés, le centre décoré de cailles dans les blés. Le vieux marchand qui l'avait achetée depuis longtemps à un officier du prince de Satsuma, ne voulait pas s'en défaire. Cet objet servait de modèle pour les décorateurs de son atelier. Pour le tenter et l'engager à me céder son assiette, je lui fis un achat assez important de ses vases modernes dont j'aurais toujours, à Paris, l'écoulement facile; et, après avoir essuyé un vrai pleur, le vieillard se sépara de son assiette, aujourd'hui encore la propriété de mon frère qui n'a jamais voulu la vendre.

Pendant trois jours, nous avons visité les boutiques d'étoffes et les monts-de-piété de Kioto, achetant des foukousas, des ceintures de velours épinglé, de velours broché, de soie, de brocatelle, des robes de satin brodé, parmi lesquelles

deux extraordinaires nous furent vendues avec la boîte de laque noir aux armes du mikado dans laquelle elles étaient conservées. L'une, fond rouge, représentant une hutte sur le bord de la mer et des pêcheurs allumant un feu; l'autre sur fond bleu ciel, représentant les courses de chevaux à Kioto. C'est en faisant ces derniers achats que nous sommes entrés dans un magnifique temple, autrefois habité par le Taïkoun, lorsqu'il résidait à Kioto, aujourd'hui ouvert à tout venant pour une exposition de *kakémonos*, peu intéressante pour nous, car la plupart de ces peintures sont des caractères chinois, des sentences, des proverbes sur la calligraphie desquels s'extasient les lettrés japonais, mais qui ne sont pour nous que lettres mortes. Il y a aussi quelques peintures, représentations d'idoles de l'Olympe bouddhique, rappelant les œuvres des primitifs, mais sans attrait pour nous. Ce

qui nous arrête un instant, c'est l'architecture intérieure des immenses salles du palais, ce sont des plafonds à caisson dont chacun est orné d'un éventail peint sur un fond de gouache, malheureusement, le jour est si rare et les plafonds si élevés qu'il est presque impossible de juger à une si grande hauteur; l'effet d'ensemble est harmonieux. Au temps où le Taïkoun habitait ce palais, ce devait être un séjour agréable.

Nous avons maintenant tout vu, tout visité à Kioto; et, bien qu'à regret, il nous faut songer à quitter cette ville de plaisir et de joie. Nous ne devons pas perdre de vue que nous sommes au Japon pour affaires et, qu'en France, on nous attend avec impatience, tant pour nous revoir que pour voir ce que nous rapporterons, car rien ne partira avant nous pour l'Europe, nos achats nous accompagneront. Aussi, après un jour tout entier de repos, nous mettons-nous en route pour Osaka.

RETOUR A OSAKA

Comme nous l'avions projeté, c'est par la rivière que nous descendons à Osaka, dans un de ces longs bateaux plats à toit de paille que l'on nomme dans le pays « Sanji kokous founé » bateau qui porte 30 kokous de riz. Sur un autre sont chargées les caisses de bibelots. Le courant aidant, nous glissons doucement sur ce fleuve presque sans eau; nos bateliers poussent de fond, avec de grandes per-

ches, en chantant continuellement; nous, assis sur nos plaids, dont nous avons recouvert les nattes du bateau, nous fumons, en causant de notre séjour à Kioto, de ce que nous trouverons à Osaka, puis, le bercement du bateau aidant, nous nous laissons aller, pendant quelques heures, à un sommeil fréquemment troublé par les morsures des insectes qui pullulent dans notre barque.

Nous déjeunons dans l'un des petits villages qui bordent la route et, vers cinq heures du soir, nous longeons les grises murailles du château d'Osaka, dernier rempart du Taïkoun, pendant la révolution de 1867, rempart qu'il ne défendit même pas contre l'armée bien inférieure en nombre du mikado, car, dès qu'il la vit apparaître, enseignes déployées, il fit incendier le château et se rendit prisonnier aux troupes de Satsuma, n'osant pas combattre la bannière de son maître.

Une heure après, environ, nous débarquions, fatigués du voyage ; le télégraphe ne fonctionnait pas encore entre Kioto et Osaka, et cependant un marchand, sachant déjà notre arrivée, avait voulu être le premier à nous prévenir que pendant notre absence il avait beaucoup récolté pour nous, et qu'il comptait sur notre visite pour le lendemain.

Effectivement nous lui achetâmes une grande partie de sa provision et entre autres objets, quatre coupes en verre émeraude avec un dragon, à trois griffes, en relief dans le fond; un nautilus en verre, retenu par trois chaînettes de suspension ; les seuls objets en verre que j'aie trouvés au Japon, de fabrication indigène.

En nous rendant chez lui, nous passâmes pour la vingtième fois peut-être devant une petite boutique de bric-à-brac sous l'auvent de laquelle, un grand tigre en bois où des traces de dorure et de pein-

ture noire laissaient deviner les zébrures de la peau de l'animal, semblait servir d'enseigne au magasin. Bien des fois en passant nous lui avions frappé familièrement sur la croupe avec nos cannes, ne songeant nullement à acheter ce morceau de bois que son propriétaire voulait nous vendre pour 50 francs.

Aujourd'hui, après avoir enfin trouvé le chemin de l'Europe qui accapara tout, il est devenu, qui sait pourquoi? le chef-d'œuvre de la sculpture japonaise du xvii[e] siècle.

Ce jour fut employé ainsi que le suivant à revoir tous nos vendeurs et à leur donner six semaines pour nous trouver encore et toujours de beaux objets.

Nous devions employer ce laps de temps à parcourir Yokohama et Yédo.

YOKOHAMA

Trente heures de mer, environ, séparent Hiogo de Yokohama où nous arrivâmes après un voyage sans incidents.

Yokohama est une concession européenne. Une longue rue où vivent les japonais relie la concession aux ambassades et aux consulats étrangers; mais cette rue, elle-même, a perdu tout cachet, toute originalité. Les magasins, au lieu de leurs longues planchettes coloriées et couvertes de

caractères chinois, portent pour enseignes des bandes de calicot avec ces mots « Curious shop » « Curiosités » « English spoken », etc. Cette première vue nous est antipathique, mais il faut cependant faire une visite à Tjodjiro le plus grand marchand du Japon. Très poli, nous offrant des chaises, il nous déballe quelques objets, entre autres un meuble en laque de 20,000 francs, le pendant de notre chaise de Kioto pour 5,000 francs, tous les objets dans ces proportions; aussi polis que lui, nous nous excusons et nous nous sauvons à toutes jambes, effrayés par ce début.

Près de chez lui, chez Mousashia, connu de tous les étrangers, de la marine française surtout, sous le nom de « Tahan du Japon, » nous trouvons des objets modernes; des boîtes à gants, des caves à liqueurs avec chiffres et armoiries, des porte-cigares, etc. Le marchand était étonné du peu de cas que nous faisions de ces articles très

soigneusement travaillés et fort goûtés de sa clientèle, et lorsque nous lui demandâmes des objets anciens il ne pût nous montrer que sept appliques représentant chacune un des sept dieux de l'Olympe japonais. Le métal était du chacudo, les incrustations d'or, d'argent, de cuivre rouge formaient le plus joli effet sur le fond bleuâtre — malgré le prix élevé de ces appliques, comparativement à ce que nous avions acheté précédemment, nous les emportâmes comme souvenir de notre passage à Yokohama que nous quittions le lendemain matin pour Yédo.

YÉDO OU TOKIO

Une voie ferrée de quarante kilomètres de longueur relie aujourd'hui Yokohama à Tokio, et une heure environ suffit à faire la route qu'il y a deux ans à peine on franchissait en voiture avec les poneys du pays ou les petits chevaux chinois, avec relai à moitié route pour laisser souffler, sinon le quadrupède, au moins le *Betto*, bipède que ses fonctions condamnaient à courir côte à côte avec le cheval, afin

d'être prêt à saisir la bride lorsque le maître désirait s'arrêter et descendre de voiture. Singuliers êtres que ces bettos dont l'unique costume consiste en un tatouage bleu et rouge artistement pratiqué sur tout le corps, depuis le cou jusqu'aux chevilles, et reproduit èn général des scènes tirées des légendes japonaises.

Les hôtels à Yedo sont rares et mauvais, nous avions la bonne fortune d'une invitation à demeurer pendant notre séjour chez des amis. La maison de mon frère était trop petite pour nous recevoir tous deux et y loger les objets que nous devions acheter.

Nous nous installâmes donc dans un des Yashikis de Tokio, qui avait appartenu autrefois à la victime de la légende des quarante Ronins et, après avoir pris nos dispositions pour le lendemain matin, nous passâmes une bonne journée dans le parc du palais.

Les rues de Tokio ne sont pas pavées comme celles d'Osaka, la marche des djinrikichas y est dure, saccadée, les courses y sont d'une longueur démesurée, dès le matin je fus pris de dégoût pour cette capitale, outre cela, on ne rencontrait partout que des Japonais, employés du gouvernement, auquel l'ancien costume national était interdit, et qui vêtus à l'européenne ressemblaient à des chiens savants, des soldats manœuvrant avec les armes de précision que les négociants européens leur vendaient à gros bénéfices. J'aurais voulu pouvoir dévorer l'espace pour terminer promptement mes achats dans cette ville; malheureusement au train dont marchaient les choses, je voyais en perspective un séjour assez long.

Bouteilles en bronze à long col. Cinq tortues si admirablement modelées que je me demande, aujourd'hui encore, si ce n'étaient pas des surmoulés sur l'animal,

retravaillés ensuite, ce qui leur ôterait une grande partie de leur valeur artistique.

Un très beau paravent en laque dit de Coromandel pour 150 francs, par douzaines des porte-pipes en bois naturel avec fleurs, insectes, oiseaux en divers métaux incrustés dans le bois, d'un travail moderne mais très fini, d'autres qui me semblent d'une date antérieure sont en bambou avec des incrustations d'ivoire teint en diverses couleurs, de corne, de nacre, etc. Une très belle pipe en or massif avec des fleurs de prunier en argent incrustées; très finement travaillée mais moderne, une belle assiette de Delft doré pour 2 francs.

Tels étaient les premiers objets que je faisais apporter au Yashiki. Le jour suivant nous allions faire visite à un Japonais, médecin à l'hôpital militaire et ami de mon frère. Il était occupé à sculpter

une tête de mort dans un bloc d'ivoire, et c'était, non pas une tête de fantaisie mais une tête anatomique. C'était sa spécialité et il vendait aux marchands de Yokohama à un prix dérisoire ces véritables chefs-d'œuvre dont ils tiraient de gros bénéfices.

Il nous proposa de nous conduire chez un vrai prince, un kami, grand collectionneur, chez lequel, pensait-il, nous pourrions trouver des objets à acheter et, séance tenante, ayant fait venir pour lui un quatrième véhicule nous voilà partis pour le palais du principicule. Bien secoués, longtemps cahotés, nous arrivons, vers l'heure du déjeuner; mais l'amour du bibelot faisait taire nos estomacs et après un grand quart d'heure d'attente (c'est peu chez un prince) nous sommes admis devant sa grandeur. De lui et de sa conversation, nous nous occupions fort peu, nos regards cherchaient la collection.

Hélas ! quel désappointement lorsqu'on en vint bientôt à ce chapitre. Le malheureux ramassait et par centaines des blocs de basalte de forme extraordinaire à chacun desquels il avait fait fabriquer par d'habiles ouvriers de très beaux socles en bois des Iles comme les chinois en donnent à leurs porcelaines de prix. Une belle vasque en bronze supportée par des vagues servait dans un coin, de jardinière et d'aquarium.

A tous les trois en même temps l'envie nous prît de l'acheter comme souvenir de notre visite et mon frère, espérant disposer le prince en notre faveur, lui offrit de prime abord une montre de voyage en bois avec initiales d'argent gravé que je lui avais donnée. Il l'accepta avec grand plaisir mais fut intraitable relativement à son bronze et, honteux, mourant de faim, nous dûmes nous retirer, absolument refaits par cet indigène.

Nous avions assez de cette expérience et dorénavant nous nè voulions plus nous lancer au sein de l'aristocratie pourrie du Japon.

Restons chez les marchands, qu'ils courent pour nous, qu'ils visitent les nobles et les roturiers; et que nous payions un peu plus cher les objets qu'ils nous apporteront, ce sera pour nous, encore, une grande économie de temps, d'argent et de patience.

Un marchand venait de s'établir, nous assistions à l'ouverture de son magasin et y achetions une merveille.

Un carquois, en bois des Iles, en forme de hotte à quatre pieds, montés en argent finement ciselé, chaque trou destiné au passage des flèches, était aussi cerclé d'argent ciselé.

La face antérieure du carquois était décorée d'un Kyrin en laque d'or, les deux côtés portaient, l'un le dragon japonais,

l'autre une couleuvre. Les armoiries du prince de Higo étaient plusieurs fois répétées sur les panneaux. C'était une pièce d'une grande beauté et excessivement rare.

Nous fîmes des emplettes aussi chez des ouvriers ciseleurs, véritables artistes qui nous vendaient leurs travaux au fur et à mesure qu'ils les avaient terminés, quelques-uns même nous demandaient des avances pour se procurer le métal, or ou argent qu'ils devaient trasformer pour nous, soit en applique de blague à tabac, soit en épingle de cravate, soit en coulant de chaîne. Ces objets modernes étaient d'une finesse extraordinaire et d'un travail exquis ; je crois que ces mêmes ouvriers ont fait plus tard pour l'exposition de 1878, à Paris, les gardes de sabres si finement ciselées, qui priment maintenant les anciens bronzes du Japon, et sont devenues pour nos amateurs, le dernier mot de l'art Japonais.

Une fois par semaine, le soir, il y avait un marché de bric-à-brac dans un certain quartier, dans la rue. Chaque brocanteur, étendait par terre, un grand morceau d'étoffe sur lequel il étalait ses marchandises, s'éclairant avec une lanterne de papier huilé. C'est à ce marché que le Directeur de l'Ecole française avait acheté pour quelques sous, une collection de dessins au trait servant aux laqueurs et aux ciseleurs. Je la lui achetai 400 francs et c'est bien la collection la plus complète et la plus intéressante qui soit venue en Europe.

Nous y trouvâmes deux très belles bouteilles carrées en vieux Fizen, dans une boîte en laque, pour le prix minime de 25 francs, quelques jolis netskés, des porte-pipes, quelques pipes, des peignes, des épingles de coiffure, le tout à très bas prix ; une aubergine en bois d'ébène s'ouvrant par le milieu; dans l'intérieur,

d'un côté, des souris grignotant le fruit, de l'autre la légende de l'homme qui présente un soulier à un cavalier traversant un fleuve sur un pont ; chef-d'œuvre de sculpture que je payai 25 francs. Un dimanche, pour nous reposer de nos achats nous étions allés faire une promenade à la campagne ; dans une des rues que nous traversions, nous aperçûmes derrière un grillage de bois, une quantité d'albums empilés, la boutique semblait celle d'un chiffonnier, nous la fîmes ouvrir et bien que ce fût le jour du repos, nous achetâmes le tas pour 30 dollars, il y en avait bien cinq cents, considérés par le marchand comme vieux papier car son visage rayonnait lorsque nous lui payâmes le prix exorbitant qu'il avait demandé.

C'étaient des livres d'acteurs qu'à notre retour en France nous avons vendu 30 fr. pièce environ, mais nous en ignorions bien certainement la grande valeur car un petit

lot que notre ami P. de Saint-Victor nous avait acheté pour 500 francs, a produit à sa vente 6,000 francs. Des bibliophiles ou plutôt des bibliomanes se sont arraché à force d'enchères les éditions rares que nous n'avions pas su reconnaître.

C'est à Yedo, que nous avons été mis en rapport avec un japonais dans lequel il nous eût été difficile de deviner l'homme le plus érudit du Japon, celui que ses recherches, ses travaux suivis ont mis à même d'assigner à presque chaque objet, un nom de fabricant, une date de fabrication.

Il avait depuis peu quitté un petit commerce de produits naturels du pays et s'était mis en relations avec quelques ouvriers et artistes Japonais auxquels il avait commandé des bronzes. Un entre autres représentant un guerrier sortant du sein de la mer et tenant entre les mains une coupe dans laquelle venait boire, par des-

sus sa tête un dragon à trois griffes, qui grimpait sur son dos. Symbolisation du tribut payé par la Corée au Japon. Nous lui achetâmes cet objet, très fini, très soigné et il nous procura des laques, des objets divers, mais sans pouvoir nous donner d'indications sur les provenances, l'ancienneté, les noms des artistes. Il n'était pas encore allé à Philadelphie, il n'était pas venu à Paris, où devait se développer son intelligence de nos idées et de nos goûts et cependant il y avait en lui l'intuition de ce qu'il fallait pour réussir auprès des Européens, car, par hasard, nous découvrîmes, dans un grand yashiki inhabité, un atelier lui appartenant où d'habiles décorateurs peignaient sur des bols et des vases de faïence, des idoles bouddhiques et des sujets tirés des albums de Okusaï, qui se sont si bien écoulés en Amérique et en Europe sous le nom de Satsumas.

Deux objets de ce genre, petits plateaux

décorés de quantité de personnages très fins se vendaient à l'exposition de 1878, deux mille francs.

Les bronzes anciens de Chine étaient aussi imités, on leur donnait une patine vert-de-grisée comme celle des antiques, quelques parties étaient oxydées. Ces bronzes remontent maintenant au VIIIe siècle.

Un volume ne suffirait pas s'il me fallait citer toutes les pièces de valeur que j'ai achetées à Yédo pendant le temps que j'y ai séjourné, peu à peu nos chambres dans le Yashiki de Ikamon-no-Kami s'étaient remplies ainsi que celles mises encore à ma disposition par nos amis. Nous devions rentrer à Osaka, laissant mon frère à Yédo pour s'y occuper des emballages et des expéditions des caisses, pendant que nous ferions emballer et expédier nos achats de Kioto, Kobe et Osaka.

DERNIER SÉJOUR A OSAKA

De Hiogo nous avions expédié un courrier à Osaka pour annoncer notre arrivée pour le lendemain ; car, nous n'avions que huit jours à y passer pour terminer nos achats, emballer et expédier, ne voulant à aucun prix manquer le départ de la Malle française qui devait nous amener à Marseille le 19 septembre. Mon ami et moi l'avions formellement promis lors de notre départ et en outre, en quittant Yédo nous

12

venions de donner rendez-vous à mon frère à Hong-Kong, il n'y avait donc pas à retarder.

Le soir même nous étions à Osaka et le lendemain matin, devant la maison, c'était une véritable émeute ; heureusement il n'y avait pas encore de sergents de ville dans le pays, aussi tout se passa-t-il parfaitement bien, et ce fut avec calme et le plus grand ordre que nous vîmes défiler tous les marchands avec les objets qu'ils avaient accumulés pendant notre absence. Nous achetions toujours, et pendant ce temps, les charpentiers faisaient les caisses, les emballeurs empaquetaient les objets que nous avions numérotés. Chaque soir on expédiait à Hiogo, le port d'embarquement, les caisses terminées afin d'éviter l'encombrement. Je ne fatiguerai pas plus longtemps le lecteur en lui décrivant les pièces de nos derniers achats. Il fallait nous arrêter, ne plus rien prendre de ce

que, le dernier jour encore, jusqu'à bord du petit vapeur de Hiogo, nous offraient les Japonais qui voyaient partir à regret d'aussi excellents et d'aussi rares clients; car je puis affirmer que depuis le voyage au Japon de M. H. Cernuschi, deux ans auparavant, qui avait fait sensation dans toutes les provinces Japonaises qu'il avait traversées, personne n'avait répandu autant d'argent dans le pays pour des bibelots et, il ne faut pas oublier que si, comme je l'ai dit, le Japonais n'estime pas les objets d'art, il estime beaucoup le Mexican Dollar.

A regret, donc, nous voyaient partir les Japonais, mais à regret aussi je quittais ce pays pour lequel, bien que j'aie couru le monde un peu dans tous les sens, je m'étais pris d'une grande sympathie.

Cependant lorsque le phare d'Osaka se fut perdu à l'horizon, lorsque je songeai que chaque jour maintenant allait être un

grand pas vers la France, je renfonçai profondement mes regrets et ne songeai plus qu'au retour.

A Hong-Kong, comme cela avait été convenu, nous attendîmes mon frère ce qui nous donna toute latitude pour visiter la plus curieuse, peut-être, des villes Chinoises « Canton » et à notre retour la Malle française étant arrivée de Yokohama, nous nous embarquâmes sur le *Meï-Kong* pour débarquer sans accidents de voyage le 16 septembre 1874 à Marseille.

Nous étions en avance de trois jours sur l'arrivée fixée sept mois auparavant et, en si peu de temps, nous avions fait deux longs voyages, fouillé et dévalisé de ses objets d'art anciens, une partie du Japon; le tour du monde en quatre-vingts jours était au second rang.

CONCLUSION

Nous sommes en France depuis un mois, nos quatre cent cinquante caisses sont à Paris contenant plus de cinq mille objets.

Plus je pense à mon voyage, plus je m'en remémore les péripéties, plus je me confirme dans mon idée première.

Ce n'est pas au Japon, ce n'est pas aux Japonais qui n'ont ni archives, ni même un musée, qu'il faut demander l'historique

de l'art de leur pays, et encore moins la chronologie.

Pas un, pendant mon séjour, marchand, officier ou noble de haute origine, n'a pu me donner un renseignement sur un peintre, sur un ciseleur, sur un laqueur célèbres. Encore moins une époque certaine, une date exacte.

Il faudrait à mon avis, s'armer de courage et de patience, apprendre à fond la langue Japonaise, y joindre l'écriture Chinoise et, ainsi équipé, fureter comme l'ont fait les Pères des Missions Étrangères, tous les livres Japonais au risque de n'y rien trouver de précis sur ces matières ; ou alors plus modeste, se contenter de compulser les documents réunis par les Hollandais, ceux de l'époque de Louis XIV et de Louis XV, ceux des Pères Jésuites et en tirer le peu qu'ils peuvent contenir sur des sujets toujours si épineux et si difficiles à traiter, même quand il s'agit de

l'art en Europe, à plus forte raison quand il est question de l'art au Japon.

Les laques du Japon nous sont connus depuis l'époque de Louis XIV, les porcelaines nous vinrent en Europe par les expéditions des Hollandais de Décima à peu près au même temps.

A mon point de vue, les objets que je vois collectionner par les amateurs, ceux que j'aime moi-même, ceux qui sont vraiment beaux, aimables et gracieux remontent au XVIIe siècle.

Qu'on ait maintenant trouvé par les renseignements plus ou moins erronés d'un Japonais malin, des objets des premiers siècles de notre ère, je veux bien le croire, mais j'aimerais des preuves.

De tous ces objets que j'ai rapportés tout a été vendu, tout a été dispersé aux quatre vents du monde. La petite assiette de Satsuma et deux fonkousas, sont les seuls souvenirs muets de tant de splendeurs

accumulées, mais je suis heureux encore, en pensant, que notre choix avait été excellent et c'est avec plaisir que je revois dans bien des salons parisiens, des souvenirs de cet agréable voyage.

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX.
20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 12092-3.


3 2044 013 556